

LE CANARD DE PRÉ DE CO



DOSSIER

Mémoire de la Résistance

près de chez nous ...et plus loin

le 21 février 1944 , Missak Manoukian, le plus célèbre des résistants de l’Affiche rouge était exécuté au Mont Valérien avec 24 de ses compagnons de FTP – MOI (Francs-tireurs et partisans de la main-d’œuvre immigrée), alors qualifiés de « terroristes » pendant l’Occupation nazie et le régime de Vichy .

En 2024, il pourrait entrer au Panthéon à cette date, accompagné par sa femme, Mélinée, elle aussi engagée dans la résistance. Ce projet nous rappelle combien le travail de construction de la Mémoire et de l’Histoire est encore présent en France.

Alors que les témoins de cette guerre, connus ou inconnus disparaissent, il est important de garder le plus de traces possibles de ce qu’ils ont vécu et fait.

Aussi, les élèves de la classe de terminale G1 sont partis à la recherche de ce passé en interrogeant voisins, arrières –grands parents dont vous trouverez ici les histoires ou en se documentant . J’espère qu’à travers elles, vous partagerez le ressenti et le vécu de ces personnes qui ont vécu au quotidien la guerre. Les noms ont été enlevés mais les lieux n’ont pas été changés .Tous les récits n’ont pas été publiés par manque de place mais ils laisseront une empreinte dans la mémoire de ces élèves.

Aussi pour conclure, je laisserai la place aux mots écrits par une élève de la classe :

« Quand nous étudions l’histoire, nous avons un certain recul sur les situations, une objectivité effrayante. Nous rabâcher les mêmes cours pendant des années enlève toute l’intensité de ces événements, les guerres nous paraissent trop lointaines. Comment pouvons-nous imaginer que de telles atrocités puissent avoir lieu? Nous perdons l’authenticité de l’Histoire. Mais il est encore temps de raviver et comprendre ces événements pour mieux pouvoir les commémorer. Il nous suffit de nous plonger dans ce passé tumultueux et aller au plus près de la chose. Il nous faut redécouvrir nos racines. C’est ce que j’ai fait, je n’ai jamais été aussi proche de l’histoire, aussi émue par le passé et aussi fière de mes origines ».

REMERCIEMENTS

Nous remercions vivement messieurs Pierre Fournet et Claude Malatray de l'ANACR (Association nationale des anciens combattants et amis de la Résistance pour leur aide .

Monsieur Fournet a accepté de relire les épreuves du journal et a apporté des conseils et des éclaircissements indispensables .

Monsieur Malatray a prêté livres et documents ,outre son témoignage pour corriger les erreurs .

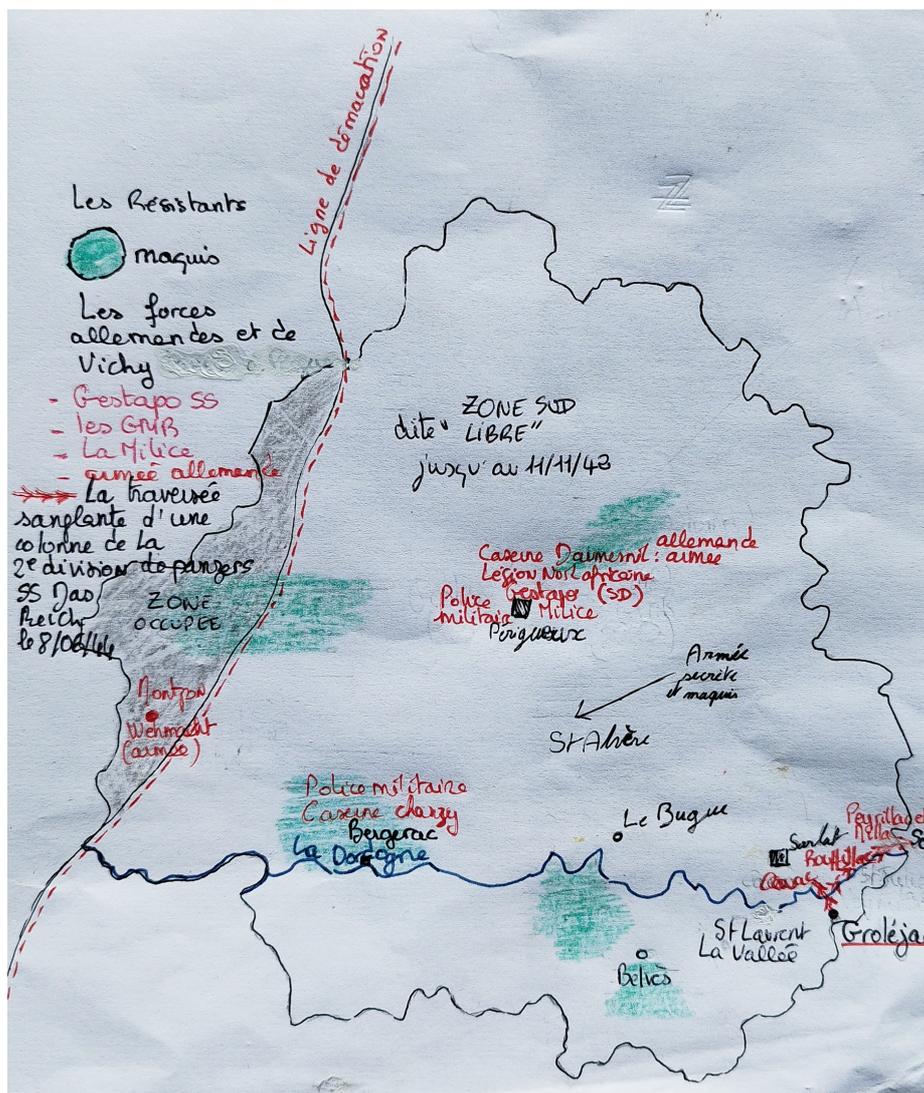
Par dessus -tout , ils ont apporté par leur présence et leurs encouragements , ainsi que ceux de madame Nicole Varet une nouvelle dimension , encore plus humaine et émouvante .

Par ailleurs , nous mettons en garde les lecteurs contre les erreurs ou oublis qui pourraient s' être glissés dans ces pages , de façon indépendante de notre volonté .

CARTE DE LA DORDOGNE PENDANT L'OCCUPATION

dessin d'après la carte qui figure au Musée de la Résistance de Bergerac. La localisation des maquis est imprécise et ceux de l'Armée secrète et des FTP peuvent se chevaucher.

Dès le 22 juin 1940, le territoire français est divisé en deux parties séparées par la ligne de démarcation : la zone occupée par les Forces armées du III^{ème} Reich et la zone dite « libre » au sud. L'ensemble du territoire français demeure sous l'autorité du gouvernement français dirigé par le maréchal Pétain, chef de l'Etat dans le cadre du Régime de Vichy qui s'est dès octobre 1940 orienté vers une politique de collaboration et qui a soutenu la politique de lutte contre la Résistance. En Dordogne, la ligne de démarcation coupe le département en deux. Cependant à partir de décembre 1942, toute la zone libre est envahie par les Nazis.



LE DOSSIER

UN DÉPARTEMENT DANS LA GUERRE

la Dordogne fut l'un des départements où la Résistance fut le plus active. ces récits datent particulièrement des années 1943 et 1944 .

L'année 1943

En effet, l'Etat français s'enfonce un peu plus dans la collaboration :en janvier 1943 la Milice est créée par Pierre Laval, premier ministre de Pétain. En 1943, Vichy crée le Service du travail obligatoire (STO) . Aussi beaucoup de jeunes partent se cacher dans les maquis . En février commencent des rafles de juifs en Dordogne. Des opérations de police sont aussi menées contre la Résistance en particulier les maquisards. la Résistance s'intensifie car l'espoir se développe grâce au début du reflux allemand en Russie et l'attente d'un débarquement anglo -saxon en France . Les maquis sont alimentés par des « jeunes gens, réfractaires du STO ou non, venant des villes de la France très différentes, et qui ont pris le maquis pour participer à la lutte contre les allemands »(citation extraite

d'une lettre du 22 octobre 1943 émanant des Renseignements généraux de Périgueux et adressée au préfet de Dordogne, au directeur des renseignements généraux de Vichy etc.. AD de Périgueux).

L'année 1944

Avec l'avancée des armées russes et l'espoir du débarquement allié, les accrochages avec les forces allemandes et les forces de collaboration ainsi que les sabotages s'intensifient malgré une forte répression . Ainsi , on trouve aux Archives départementales une lettre tapée émanant du Préfet de Dordogne sous autorité de l'Etat français et relayant un avis du Général Commandant les forces allemandes en Dordogne: « Tout terroriste ou groupement de terroristes doit être immédiatement signalé à l'autorité française ou allemande ». Il s'ensuit ensuite des menaces contre les habitants qui cacheraient ou aideraient des maquisards.

Ceci prouve bien la responsabilité des fonctionnaires de l'Etat

français dans la traque des réfractaires et résistants. Des opérations de police sont menées en 1944 par les Groupes Mobiles de Réserve (GMR) . Les Résistants doivent mener des opérations de sabotage notamment des voies ferrées:

le débarquement se précise!

Juin et juillet 1944

Le 7 juin , le maquis entre dans Sarlat .Cependant , le combat est loin d'être fini .

M P Fournet évoque ainsi les faits : "Il faut imaginer "l'émotion et l'exaltation que (..) le débarquement et la libération de Sarlat le 7 juin ont pu produire sur ces personnes engagées dans l'action clandestine , risquant leur vie à tout moment , qui subitement pouvaient croire que le cauchemar se terminait alors qu'il allait continuer , encore plus terrible. Juin et juillet les groupes de combat Bode et Wilde de la 11 ème Division de l'armée allemande sillonnent le Périgord noir et (..)font encore plus de victimes que les SS ."

Le 25 août , le département est proclamé libre .

POURQUOI S'ENGAGER ?

Jean et Bébert : Une odyssée, de la mobilisation à la Résistance

Jean R sera mon témoin pour m'aider à transmettre le souvenir d'une époque douloureuse, la seconde guerre mondiale.

1939, début de la seconde guerre mondiale. Si vous étiez un homme, vous saviez ce qui vous attendait ; vous deviez partir à la guerre, abandonnant votre ancienne vie pour vous dévouer corps et âme à la nation. C'est ainsi, que Jean R, à l'âge de 27 ans, fut mobilisé et dut intégrer le 3ème régiment d'automitrailleuses. Dans ces chars et véhicules, on trouvait deux places ; tireur et conducteur. Jean était le conducteur et se fit ami avec le tireur, Bébert ; il est évident que lorsqu'on risque sa vie tous les jours avec quelqu'un, on devient vite très proches. Jean et Bébert combattirent l'armée allemande à Sedan, dans les Ardennes, puis ensuite dans la Somme, pour finir en Normandie.

Là-bas, ce fut un désastre : tous les hommes ayant survécu aux combats se firent capturer. Mais nos deux combattants réussirent à s'évader en compagnie d'un curé de Siorac. Et ensemble ils rejoignirent Dunkerque pour aller vers des terres plus sûres et prometteuses : l'Angleterre. Malheureusement, ils se virent chassés à coups de rames, car les canaux pour traverser la Manche étaient déjà pleins. Désespérée, l'équipe s'installe pour la nuit dans des trous que les obus avaient formés un peu plus tôt. Lorsque le curé, Jean et Bébert se réveillent, ils se redonnent espoir et tentent coûte que coûte de retourner dans leur terre natale, la Dordogne. Après ces événements traumatisants, Jean R décide d'entrer dans la Résistance. Il assure la liaison entre plusieurs groupes de maquisards grâce à sa moto.

Mais ce qui se passa dans les chars, il n'oublia jamais, et toutes les nuits il criait dans son sommeil, appelant son ami Bébert. Ce sont des démons qui hantent une vie pour toujours ; malgré le temps qui passe, il y a des choses qui ne s'oublient pas. La guerre a rendu bien des hommes fous, et des familles malheureuses.

Olivia



La vie quotidienne dans une ferme pendant la guerre

Cette histoire se passe en Creuse mais la vie rurale ressemblait beaucoup à celle du Périgord pendant la guerre . Le témoignage suivant est celui de mon arrière-grand-mère, qui n'avait alors que 13 ans lors du début de la 2nde guerre mondiale. Elle était fille de paysans. Le 5 août 1939, les cloches du village se mirent à retentir, les villageois étaient en train de moissonner le blé lorsque la guerre fut déclarée. Les repas de batteuses qui étaient d'habitude festifs, se transformèrent en cauchemars. A partir de ce moment-là, la peur faisait dorénavant partie de leur quotidien. Mon arrière-grand-mère quitta l'école pour travailler dans les champs pour remplacer les hommes mobilisés.

Sa journée type était donc de se lever vers 6/7 heures pour aller traire les vaches, s'occuper du jardin pour semer, planter... , à cette époque il n'y avait pas de tracteur, ni de voiture, le travail se faisait exclusivement à la main. Elle passait donc la plupart de ses journées à s'occuper du bétail.

Pendant ce temps, les hommes aptes au combat partirent pour combattre dans l'armée française, puis les jeunes Français furent réquisitionnés dans le cadre du STO (service du travail obligatoire) . Pour ce qui était des informations, elles se faisaient par le journal, la radio n'arriva chez eux qu'en 1943. Ils étaient également surveillés par les Allemands, qui passaient en voiture sur les chemins. Pour ce qui était de la nourriture, ils produisaient une grande partie de ce qu'ils mangeaient : des légumes (le rutabaga, les pommes de terre ...) , de la volaille mais également la viande comme le cochon (seulement le dimanche). Pour tout ce qui était des produits secs comme le sucre, le café ou encore le cacao, elle avait des tickets de rationnement qui étaient distribués par les mairies locales pour acheter en épicerie mais également pour acheter le tissu. Les paysans devaient également donner des plaques de beurre et des œufs pour nourrir les soldats. Mon arrière-grand-mère et ses parents n'ont pas pris part à la résistance par contre ils ont gardé une jeune juive, qui avait été cachée chez eux par ses parents.

Ils apprirent par la suite qu'elle était juive. La Creuse était une région où beaucoup de juifs ont été cachés par les habitants. Personne ne disait à son voisin qu'il en avait chez lui, il y avait un grand climat de méfiance.

Durant cette période quelques faits l'ont marquée: Un jour, tout le village a dormi une nuit dans les bois car la guerre avançait très vite dans la région, ce jour-là elle avait eu très peur pour sa vie. Un autre jour, elle était partie chercher des médicaments à la pharmacie, lorsqu'elle entendit les habitants crier « les Allemands arrivent, ils sont là » . Quelques secondes après ,elle entendit des coups de feu , elle s'aperçut que c'était un homme derrière elle qui s'était fait abattre par des soldats allemands.

Après la guerre, un prisonnier allemand est resté près d'un an à la ferme en tant que commis, en effet il n'avait pas le droit de revenir en Allemagne.

La fin de la guerre fut un soulagement pour ma grand-mère, la fin d'un long cauchemar.

Clémence

RESISTER

Le maquis de Siorac

Mes arrières grands parents se sont rencontrés très jeunes .Ils ont vécu la guerre ensemble et se sont mariés en 1946. Lorsque le STO a été mis en place mon arrière-grand-père était trop jeune car seuls les hommes de 21 à 23 ans sont réquisitionnés. En 1944, la règle se durcit : sont réquisitionnés les hommes de 16 à 60 ans. Il est donc appelé par l'Armée pour aller à Bordeaux afin de se rendre en Allemagne.

Mon papi ayant entendu dire que les hommes qui ne voulaient pas faire ce qui était demandé étaient tués a refusé d'y aller et il est devenu maquisard.

Il a rejoint le maquis du château de Mespoul qui se situe sur la commune de Sainte Foy . Pour se nourrir, ils faisaient du charbon qu'ils vendaient pour récupérer de d'argent . Le château de Sainte Marie à la sortie de Siorac direction St Cyprien servait d'hôtel de campagne pour les maquisards. Le maquis était composé de beaucoup de communistes car l'Allemagne avait attaqué l'URSS de Staline.

Répression à Siorac

Dans Siorac il y a une plaque pour la mémoire du maire de la Résistance qui a été tué au Foirail. Il y avait un refuge , une cachette pour les maquisards dans le couvent de Siorac en face du foirail et un jour, un villageois est allé les prévenir que les Miliciens avaient été vus près de la Dordogne . Les maquisards sont allés les capturer et les ont ramenés au refuge mais lorsque le maire est arrivé ,les miliciens ont réussi à s'échapper et prendre une arme et en sortant ils ont tué le maire. Ils seront capturés quelques temps après par le maquis Soleil.



Un milicien avait été pendu et les Allemands de Périgueux ont donc décidé de venir chercher les maquisards du canton de St Cyprien et Belvès. Les maquisards le savaient et avaient positionné des hommes tels que mon grand-père à Castelréal entre Siorac et Urval) pour les arrêter. Mais ça n'a pas été le cas : ils sont passés par le Coux .

Les maquisards y avaient pensé et auraient voulu faire sauter le pont de Siorac mais les maires n'ont pas voulu. Les Allemands sont donc allés à Belvès et ils ont tout fait brûler ...

Mon grand-père s'est alors rendu dans un autre maquis .

Clément

Note historique : Le maire M Martinet a été tué le 8 juin 44 mais le texte évoque aussi le 24 juin 44 ,des blindés allemands sont venus à Belvès où ils incendient des bâtiments et fusillent 5 jeunes gens .

Le témoignage évoque les communistes mais l'Armée Secrète était aussi très présente en Dordogne .



Roland Thouron, la vie quotidienne d'un résistant

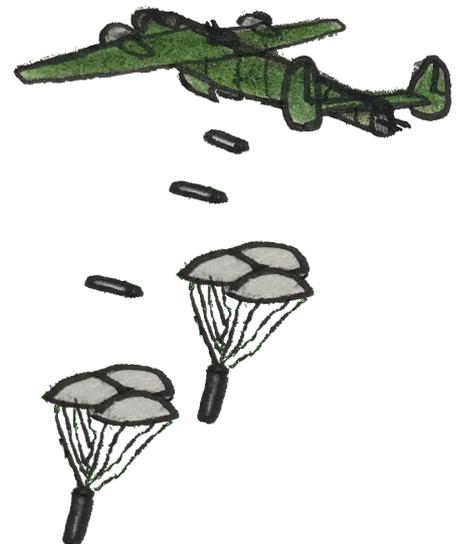
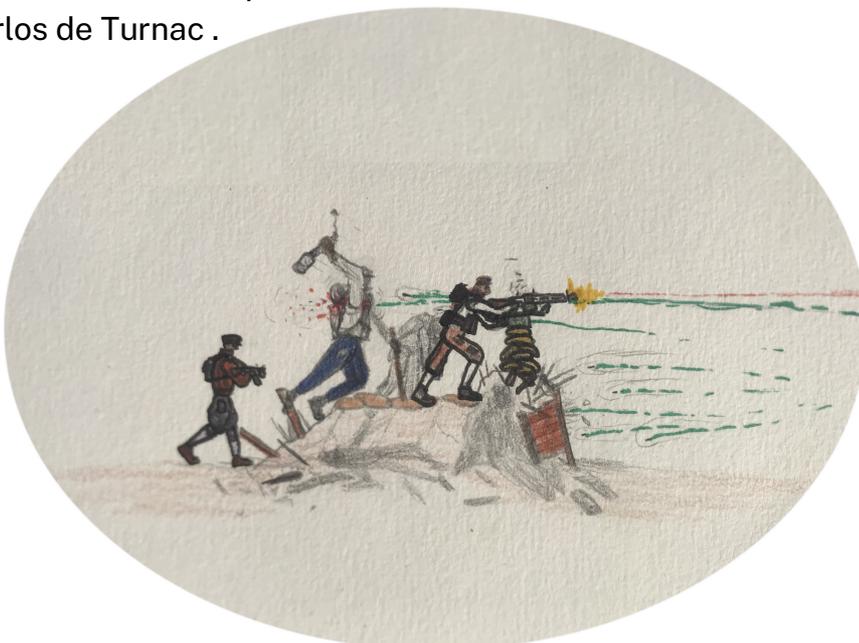
Roland Thouron est né à Veyrignac le 17 mai 1921. Il est issu d'une famille d'agriculteurs et le devient lui-même après avoir fini ses études au lycée de Sarlat. Le 2 novembre 1941, il part pour les chantiers de jeunesse dans les Pyrénées. Le 16 novembre 1941, il passe devant le tribunal militaire de Périgueux car il a été dénoncé avec de ses camarades par des « collabo » qu'ils ont rencontré dans un bar. En juin 1942, il est enfin libéré des chantiers de jeunesse.

En 1943, il choisit d'entrer dans la résistance et devient le chef de 6 hommes (il préférait constituer des petits groupes de résistants pour plus de sécurité) dont le but était de ravitailler toutes les semaines le maquis de Carlos de Turnac .

Pour cela, il devait chaque semaine descendre la Dordogne en barque avec l'aide d'un collègue à lui qui était pêcheur et qui connaissait donc bien la rivière. Pour ne pas se faire prendre par les allemands et la police de Vichy, il devait descendre de nuit. Il devait également parfois aller récupérer des parachutages d'armes. Il raconte que pour cela, en pleine nuit, il devait allumer des feux pour que l'avion puisse repérer le point de parachutage.

Mais certaines personnes n'appartenant pas au Maquis faisaient exprès d'allumer des feux pour fausser l'avion et recevoir les armes car durant cette période tout le monde voulait des armes.

Il partait ensuite cacher les armes dans une grotte afin que personne ne les trouve. Or, une fois, alors qu'ils revenaient chercher les armes, ils eurent la grande surprise de ne point les retrouver à l'endroit où ils les avaient laissées. C'était un autre Maquis qui leur avait volé mais qui leur avait rendu les armes après s'être fait démasquer.



Roland Thouron, la vie quotidienne d'un résistant

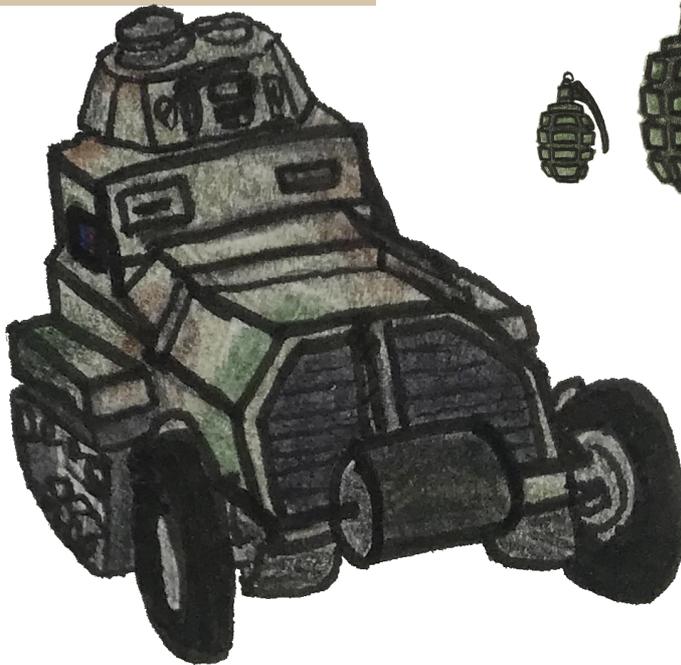
Le problème avec les armes dit-il, c'était qu'ils ne savaient pas comment les utiliser. En effet, beaucoup d'entre eux n'avaient jamais utilisé d'armes militaires (grenades, mitrailleuse, bazooka...).

Ils ont donc dû, avant toutes choses, s'entraîner à les utiliser, les démonter et les remonter.

Son rôle consistait ensuite à participer à des dynamitages. Il devait surveiller le lieu de dynamitage pour ne pas se faire prendre par les Allemands. Une fois dit-il, un Allemand se trouvait sur les lieux. Son ami, criait à l'allemand « si tu bouges t'es mort ». L'Allemand lâcha son arme. C'était un jeune soldat d'environ 18 ans. Alors, il proposa de le retenir prisonnier, ce qu'ils firent. L'Allemand resta là jusqu'au jour de la Libération.

Pour finir, il devait aussi récupérer des parachutages de soldats américains justes après le débarquement et était leur chauffeur. Lors des parachutages, certains Américains se retrouvaient coincés dans les arbres. Il mettait donc parfois du temps à les retrouver.

Mattéo - d'après un enregistrement de M Thouron sur le site <https://memoires-resistances.dordogne.fr/> daté du 6 avril 2009.



REPRESSION

St. Laurent la Vallée : souvenir de l'arrestation du groupe Carlos

Les faits se sont probablement déroulés dans l'année 1943 *, dans le petit village de Saint Laurent la Vallée, situé entre Domme et Belvès, où vivait mon grand-père. Il habitait une ferme située au bord d'une route départementale et vivait avec ses parents, sa sœur et son frère. Son frère, ayant 3 ans de plus que lui, avait été contraint de partir en Allemagne au service du travail obligatoire. Il avait eu la permission de revenir quelque temps chez lui parce que sa mère était malade mais il n'est jamais reparti. Il se cachait chez des membres de la famille.

Ce jour-là, il était à la ferme et aidait mon grand-père à ferrer un cheval de trait. Ils ont entendu un convoi arriver, et se sont fait la remarque: "Cette fois-ci le maquis arrive en force".

Infos historique: difficile de savoir de quelle date il s'agit .Le 12 /11/1943 une partie du groupe Victor et des éléments du groupe Carlos ont été cernés et arrêtés dans les bois de Turnac mais ces événements peuvent aussi avoir lieu l'année 1944.

En réalité ce n'était pas le maquis mais les Allemands. Ils ont fait comme si de rien n'était et ont continué leur travail. Les véhicules sont passés et ils ont vu dans les camions des prisonniers: des gens qu'ils connaissaient et qui leur faisaient bonjour. Le convoi s'est longuement arrêté au croisement derrière la ferme. Quand il a redémarré, mon grand-père était prêt à aller prévenir le maquis, mais ils ont vite compris que le convoi était en train de reculer. Les Allemands leur ont demandé leur âge, mon grand-oncle s'est vieilli pour ne pas faire partie de la tranche d'âge des STO, et il a rajeuni mon grand-père qui aurait dû partir dans peu de temps. Dans le même temps, leur père descendait les marches de la maison tranquillement, en roulant sa cigarette, comme si tout allait bien, pour ne pas éveiller les soupçons. Les Allemands sont repartis et cette fois ci, mon grand-père a dit qu'il allait prévenir le maquis. Son frère lui a dit« n'y vas pas, tu vas te faire descendre."

Mon grand-père a répondu: "Il ne peuvent me voir que quand je traverserai le pré, il n'y en a pas long. Si ils tirent, au moins le maquis sera prévenu." Il faut dire que le maquis se cachait dans les bois, juste derrière, et s'approvisionnait dans une ferme voisine. Mon grand-père a donc couru dans les bois pour chercher le maquis mais il ne le trouvait pas.

Subitement, il s'est retrouvé face à une mitrailleuse, tendue en embuscade en contrebas d'une muraille. Les résistants lui ont demandé: "Ils te font passer devant?" Mon grand-père a leur a répondu: "Non, mais si vous y allez, ne tirez pas sur les camions, ce sont les gars d'ici, ils sont serrés comme des sardines et arriveront à maîtriser les soldats". Hélas, le maquis n'est pas arrivé assez tôt pour intercepter le convoi.

Aucun des prisonniers n'est revenu. Le maquis faisait partie du groupe Carlos, un des deux groupes de résistance du secteur, avec le groupe Soleil.

Margot

Le maquis près de Veyrines de Domme

"JMP raconte ses souvenirs d'enfants près de Veyrines de Domme . Ici , non loin de Belvès , un groupe de résistants était installé . Qui pourrait croire devant ce paysage paisible qu'ont été assassinés des hommes .

"J'avais neuf ans quand la seconde guerre mondiale a commencé ."On crevait de faim, on mangeait ce qu'on trouvait; lorsqu'on partait en promenade et qu'on voyait que quelqu'un avait oublié de ramasser les pommes sur son pommier, je peux te dire qu'il était vite plumé le pommier !"

Je vivais dans une famille de paysans, nous étions six enfants, ce qui a permis à mon père de ne pas être mobilisé pour aller combattre au front. Il a juste été réquisitionné durant quatre jours pour acheminer les chevaux jusqu'à Périgueux pour tirer les chars et ensuite il est revenu en bus. Lorsqu'il est rentré, nous en pleurons de joie car nous avons eu peur qu'il le garde et surtout ne plus le revoir" (M. P essuie une larme en me racontant cela).

Nous avons aidé le maquis tant qu'on a pu, on a pris des risques insensés parce que quand ils venaient là, manger ou boire, ils mettaient leurs mitraillettes tout le tour de la maison, il y en avait juste un qui montait la garde à la croix (un peu plus loin au bout du chemin). Si jamais les Allemands étaient passés, on était morts, on avait pas le droit d'aider les maquisards, on aurait été considérés comme des résistants".

Les maquisards étaient les personnes qui s'opposaient à l'occupation Allemande en France entre 1940 et 1945, ils étaient clandestins et devaient se cacher dans la forêt. C'était beaucoup des espagnols venus en France lors de la guerre de 1936 contre Franco, mais aussi des jeunes français entre 18 et 30 ans qui voulaient échapper au travail obligatoire en Allemagne dans les usines pour remplacer les soldats ou ceux qui étaient morts.

Ils se sont associés pour monter les premiers groupements maquisards dont le but était d'empêcher les Allemands de progresser dans le pays. Vivant clandestinement et dans les forêts, ils allaient chez les paysans chercher de la nourriture et des vivres.

MP tient à me lire l'article du Sud Ouest qu'il a conservé sur la fusillade du 16 mars 1944 dans la ferme abandonnée du Canadier (la forêt tout près de sa maison) où vivaient les maquisards qui venaient manger chez lui. Vers la fin de l'année 1943, l'Etat major allemand d'Obwest a décidé de mettre en œuvre, de février à avril 1944 des opérations menées par des troupes spécialisées dans la lutte contre les maquis : la division "Brehmer" est lancée en mars/avril contre les maquis de Dordogne. Ceux qui sont assimilés à des résistants sont exécutés.

Souvenirs du Canadier

Les objectifs donnés à la Division Brehmer étaient de casser toute résistance par l'effroi et la terreur, de faire la chasse aux résistants et aux maquis, communistes ou gaullistes et également de chasser les juifs et de les déporter en masse en vue de réaliser la solution finale.

C'est ainsi que le 16 mars 1944 à 5h15, un engagement a lieu entre des éléments de l'Escadron de la Garde de Bergerac et un groupe de "terroristes", des résistants stationnés sur le territoire de la commune de Veyrines de Domme.

Tandis qu'un groupe de GMR neutralisait le propriétaire de la ferme et sa famille, un autre groupe se dirigeait vers le Canadier.

"Ce matin là, on a entendu des fusillades très fortes. On a appris plus tard que cinq maquisards du groupe de FTPMOI vivant dans la ferme abandonnée du Canadier, ont été encerclés par un détachement de la garde mobile soit 29 hommes puissamment armés venus de Bergerac avec le capitaine Jean qui sera lui même blessé.

Après une héroïque défense, quatre républicains espagnols sont tués. Raphaël Finkler, le seul français du groupe, sera le seul à se sortir miraculeusement de ce déluge de fer et de feu. Ayant défié la mort, les armes à la main, il s'est tellement senti traqué que pendant des mois il refusa de dormir sous un toit craignant le piège.

Ce jour-là, le Canadier est devenu un brasier, les fusils mitrailleurs crépitent, Raphaël Finkler s'élance hors de la ferme. Il est devenu animal, il tire, s'élance dans les ronces, évite des balles fatales grâce à la déclivité du terrain, sauvé il rejoint par miracle Veyrines. Une fois arrivé, il s'est réfugié à la cantine pour les mineurs, chez Irène Garat qui s'occupait de cette cantine; elle a caché Raphaël dans la porcherie avec la truie et les petits cochons et l'a ainsi sauvé.

JM est encore ému de parler de cette rafale de balles dont le son résonne encore dans sa tête.

NON LOIN DE LÀ, LE CIMETIÈRE DE VEYRINES DE DOMME ABRITE LA TOMBE DES QUATRE COMBATTANTS ESPAGNOLS ABATTUS LORS DE LA FUSILLADES. CHAQUE ANNÉE, UNE CÉRÉMONIE COMMÉMORATIVE REND HOMMAGE AUX "COMBATTANTS DE LA MAIN D'OEUVRE IMMIGRÉE" ET RAPPELLE AUX PASSANTS QUE "TOUT HOMME N'A QU'UN PAYS: LA LIBERTÉ".



Souvenirs du Canadier

Sur le territoire de la commune de Veyrines de Domme, "au Truc" (lieu-dit), au carrefour des routes vers la Chapelle Péchaud et la Raze-la Suquette, une stèle en pierres de la Bessède honore la mémoire des partisans FTPMOI assassinés par les gardes mobiles français le 16 mars 1944 lors de l'attaque du Canadier.



Après cette séquence pleine d'émotion, MP me dit qu'il résume cette période en quelques mots : "peur", "insécurité", et "le fait se battre pour pouvoir manger à sa faim". En tant qu'enfant, il n'a pas passé une journée sans avoir peur. "Un jour, on a du aller se cacher dans la forêt, dans des cabanes, il pleuvait très fort, les Allemands devaient passer.. Finalement, les maquisards ont fait sauté le pont de Castelnaud et ils n'ont pas pu passer".

Maya



Le 8 juin 1944, La Das Reich à Groléjac

2 jours après le débarquement de Normandie, les résistants sont en joie .Cependant c'est à Groléjac, dans mon village voisin, que des événements tragiques vont se dérouler, ainsi racontés par M Roulland et Soulié dans leur livre *Résistance en Périgord* et évoqués par des témoignages recueillis par M C Malatray .

Le major Dickmann et son 1er bataillon d'infanterie motorisée le *Der Führer* basés à Montauban se dirigeaient vers la Normandie . une partie se dispersant en direction de Tulle et une autre vers Gourdon . La colonne poursuit ensuite son trajet et arriva à Groléjac.

Des résistants se trouvaient autour du pont , certains se rafraichissaient au restaurant Jardel (il faut penser que les faits se déroulent un jour après la libération de Sarlat !) et d'autres tenaient un poste de contrôle avec des armes modestes .Ils avaient des grenades et un unique fusil mitrailleur !

Vers 18h30,le convoi allemand remontait la seule rue . Il tombe face à face avec un camion arborant la croix de Lorraine .C'étaient des résistants du groupe Victor dépendant de l'AS (Armée secrète) .Le chauffeur est tué au volant .

Des 2 hommes assis sur les sacs de farine et armés ,l'un a pu s'échapper le long du ruisseau .Le bras droit de Victor sort et tire sur les Allemands (Un Mauser allemand a été trouvé à proximité après les faits) mais il est tué . Un jeune résistant est abattu également.



autochenilles pour débusquer les résistants et se méfiant certainement de ce qui pouvait se passer en traversant le pont. ... l'hôtel Jardel, près du pont est touché par un obus puis il est aussi incendié par des pastilles incendiaires. Depuis l'hôtel a été reconstruit et se nomme l'hôtel du pont. L'un des hommes du pont , tenta alors de le traverser mais il fut lui aussi abattu. Des civils qui voulaient s'échapper de l'hôtel furent aussi pris dans la fusillade .

Les Allemands remontèrent dans leurs véhicules. Au total 5 résistants et 5 civils y ont perdu la vie tandis que l'hôtel flambait. Les maquisards se dispersèrent dans les fourrés. Aujourd'hui, une plaque rappelle leurs noms avec cette inscription: « C'est ici, le 8 juin 1944, qu'un convoi allemand subit un retard appréciable grâce au sacrifice de ces patriotes » . Le convoi se dirigeant vers Carsac, juste après le franchissement du pont rencontre un camion transportant cinq résistants stupéfaits. L'un parvint à s'enfuir (Bernard Delteil) mais les quatre autres furent fusillés à bout portant.



Ensuite, il continua sur la route de Carsac peut-être par repréailles et 13 personnes furent fusillées ainsi que des maisons incendiées. Le convoi fit alors demi-tour et poursuivit sa route vers Rouffillac ...

Éline

le 8 juin 1944 : la Das Reich à Rouffillac de Carlux

Rouffillac , un hameau de la commune de Carlux a subi à son tour l'horreur des nazis de la division Das Reich .

Le 7 juin , il y avait eu à proximité un grand rassemblement de résistants . Les renseignements avaient bien prévu l'arrivée de troupes dans les villages proches et des résistants avaient pris position à Rouffillac près du pont mais rien ne laissait prévoir des forces aussi importantes et dans tous les cas , les résistants étaient bien inférieurs en armes et en nombre . Faute d'informations , les habitants ne furent pas évacués .

La colonne allemande composée d'environ 180 véhicules arrive à Rouffillac après son passage meurtrier à Groléjac , tirant dans tous les sens . Un résistant est tué . Les SS rassemblent alors les personnes qui se trouvaient là dans le restaurant du Pont : s'y trouvent 7 femmes et 4 fillettes. Ils leur tirent dans les jambes , les arrosent d'essence puis ils mettent le feu . Elles sont brûlées vives . Deux fillettes ont réussi à se sauver en sautant par une fenêtre mais l'une d'elle meurt de ses blessures . 5 maisons sur les 9 du hameau sont incendiées . au total ,

HOMMAGE DES COMMUNES
DE
CARLUX CALVIAC
SAINT JULIEN LAMPON
AUX VICTIMES DU NAZISME
MASSACREES LE 8 JUIN 1944

ESTOURNEL GEORGES (MAQUIS)
PUYDEBOIS J.P. (MAQUIS)

BOUDET LUCIENNE (11 ANS)
BOUDET CAMILLE
NÉE LABORDERIE
DESPALLES FRANÇOISE (11 ANS)

DESPALLES MICHELINE
DESPALLES BERTHE

GUILLER EMILE JOSEPH
LAFLAQUIERE ALEXIS
LAFLAQUIERE ANNE
NÉE AURIEL

LAPORTE LOUISE
NÉE MEYNARDIE

LECOURT MICHELINE (11 ANS)
LESPINASSE PIERRE CELESTIN

MARTY YVONNE
NÉE LABORDERIE

OLEOCHNOVITCH ALEXANDRINE
NÉE ZILZEPF

POUKLIAKOFF TAMARA (19 ANS)

VERGNOLLE HENRI
WALTER MARIE
NÉE OLEOCHNOVITCH

NI PARDON AU NAZISME
NI HAINE NI OUBLI



18 personnes dont 16 civils ont péri dans les incendies ou ont été fusillées sans aucune pitié . 18, c'est plus de la moitié de la trentaine de personnes qui vivaient ici .

La stèle qui leur rend hommage a été dessinée par le célèbre affichiste Alain Carrier , lui - même ancien résistant . Les 4 yeux grands ouverts rappellent qu'il faut toujours rester en éveil .

Encore aujourd'hui des noms reviennent comme celui de Louise et Jacques Laporte qui cachaient des armes de maquisards chez eux . La maison fut brûlée et madame Laporte fut tuée . Son fils Jacques a consacré sa vie à perpétuer la mémoire de ce massacre . Ainsi c'est sous les flammes des nazis que Rouffillac fut détruit. La Das Reich allait continuer son périple à Oradour .

Emilien



SOYEZ
VIGILANTS
L'OUBLI
EST
LA MORT
DE LA
MEMOIRE

SAUVER

Portrait d'un Juste : Lucien Garrigou

Lucien Garrigou était le propriétaire de l'hôtel Saint Albert localisé à Sarlat la Canéda , place Pasteur. Il fut un résistant important dans l'histoire de la ville lors de la seconde guerre mondiale.

Né le 05 janvier 1913 et décédé le 08 mai 2006 ,Lucien Garrigou a sauvé de nombreuses personnes juives ou non , simplement par pure bonté .« Ce que j'ai fait, n'importe qui de normal aurait put le faire » dit-il en 2004.Ce résistant cachait ,nourrissait et se préoccupait de trouver aux réfugiés des points de chute. Il les informait aussi des descentes de SS, et les envoyait se cacher, aidé du maire M. Delpeyrat. Son restaurant servit donc de refuge et de transit pour de nombreux réfugiés de guerre et fut appelé« la bonne maison » par les résistants sarladais. Il devient alors l'endroit où l'on peut manger avec ou sans carte de rationnement. « Les gens savent qu'il y avait de la viande derrière le volet pour tout le monde » raconte Lucien.

"Quant à l'auberge, le roulement des huit chambres est régulier. Les réfugiés étaient cachés dans des maisons, chez des amis, en ville ou à la campagne. À table, c'était complet midi et soir".

La nuit, Lucien Garrigou prenait le vélo pour aller chercher du ravitaillement. Il ajoute « On dormait quand on pouvait ».

Il déclare « Je n'ai rien fait d'autre que ce que je devais faire. Il ne s'agissait pas de courage, mais de désir". Il appelle ça « de la résistance passive ».Pour reprendre ses propres mots :« Je ne demandais pas la carte d'identité » dit-il et il ajoute « Je n'ai jamais demandé à personne de quelle religion ou de quelle nationalité il était dès lors que cette personne avait besoin d'être aidée ; « Lorsqu'un client arrivait au restaurant en me disant qu'il n'avait pas de ticket de rationnement pour manger, je le faisais entrer et asseoir à table. Je n'allais pas le laisser comme ça, sans manger sous prétexte qu'il n'avait pas de ticket. »

Nous avons l'exemple de Luba, juive et son mari Chyl Zylbercwajg, nés en Pologne, qui habitaient à Paris avec leur fille Jacqueline . En 1941, Luba fuit Paris avec leur fille âgée de trois ans et elle se réfugie à Sarlat tandis que son mari reste à Paris. Le 26 octobre 1943, il est arrêté et sera déporté sans retour vers Auschwitz . Elles trouvent refuge au Saint-Albert et y resteront 4 ans, occupant une chambre jusqu'à la fin de la guerre.

Lors de la rafle du 1er avril 1944, 28 juifs de Sarlat furent arrêtés et déportés à Auschwitz (selon les archives de presse de l'époque).

Lorsque les Allemands sont venus à l'Hôtel pour chercher Luba et sa fille , Lucien Garrigou a affirmé qu'il ne les connaissait pas et a caché la mère à la cave et la petite fille dans sa chambre et les a prises en charge jusqu'à la Libération.

Portrait d'un Juste : Lucien Garrigou

Jacqueline Leroy, a témoigné bien plus tard le 10 juin 2001 « Mme Luba Zylbercwajg : ma mère et moi avons trouvé refuge à l'Hôtel Saint Albert, de Sarlat, chez M. et Mme Garrigou. Nous sommes restés 4 ans chez eux. Les Allemands sont passés plusieurs fois à Sarlat, à compter du 21 janvier 1943. A chaque fois, M. GARRIGOU, nous a averties et cachées. »

Cet homme n'a pas sauvé que des Juifs, mais pour les Juifs qu'il a sauvé ce n'était pas parce qu'ils étaient Juifs mais parce qu'ils étaient des hommes.

Le 15 décembre 2004 une cérémonie est organisée à Sarlat afin de remettre à Lucien Garrigou la médaille des Justes de France pour avoir sauvé la vie de Luba Zylbercwajg et de sa fille au péril de la sienne. Une stèle à Sarlat, square du 8 mai 1945, a été placée en 2019 en son honneur. sont aussi honorés les 60 Sarladaises et Sarladais victimes du nazisme sur une plaque au mur du square.

Mais qu'est-ce que le titre des « juste de France » ?

Ce titre a été attribué à 4055 personnes en France dont 133 en Dordogne. Le titre de « Juste parmi les Nations » est la plus haute distinction civile décernée par l'État hébreu, à des personnes non juives qui, au péril de leur vie, ont aidé des Juifs persécutés par l'occupant nazi. Le titre de « juste de France » est donc le titre décerné aux Français.

Au cours d'une cérémonie officielle, le représentant de l'Ambassade d'Israël remet aux « Justes parmi les Nations » une médaille gravée à leur nom sur laquelle est inscrite cette phrase du Talmud: «Quiconque sauve une vie sauve l'univers tout entier », ainsi qu'un diplôme d'honneur. Leurs noms sont inscrits sur le mur d'honneur du Jardin des « Justes parmi les Nations » de Yad Vashem, à Jérusalem et à Paris dans l'Allée des Justes, près du Mémorial de la Shoah, rue Geoffroy l'Asnier.

Femme dans la Résistance, une action dans l'ombre

Quelques informations historiques pour commencer : Peu de femmes après la guerre ont constitué des dossiers pour obtenir la carte de combattant volontaire de la Résistance . Elles ont aussi mené des actions très discrètes bien qu'essentielles . On les connaît par les rapports d'arrestation de suspects . Mais leur quotidien est mal connu .

Aussi , voici un récit qui témoigne d'une action menée dans l'ombre .

Mon Arrière grand-mère a connu la Seconde guerre mondiale car elle vivait à Capdrot en Dordogne

Pendant la guerre, elle s'est retrouvée seule avec ses 3 enfants en bas âge .

A la fin de la guerre, la vie devint plus dure . Elle était nourrice et s'occupait des enfants à la maison. elle accepta le travail de blanchisseuse pour les sœurs du couvent de Monpazier pour compléter ses revenus .Elle s'y rendait à vélo environ 3 fois par semaine .

Capdrot était un petit village alors la solidarité y était omniprésente. Le pharmacien, l'instituteur et le couvent lui donnaient à manger en complément de son jardin et de ses lapins .

Elle a très vite rejoint la Résistance. Elle a profité de son statut de nourrice pour recueillir des jeunes juifs chez elle. Elle ne les gardait pas longtemps ils changeaient de maison après. Elle servait d'intermédiaire. C'était très risqué car toute personne hébergeant des juifs était fusillée.

Parallèlement, elle faisait le lien avec le couvent et elle transmettait des messages de la Résistance. Capdrot et Monpazier étaient très souvent contrôlés par la police. elle se faisait arrêter lorsqu'elle était à vélo. On lui demandait ses papiers et ce qu'elle faisait. Cependant , elle n'a jamais eu de problèmes . Le pire étaient les contrôles à la maison. Les juifs se cachaient dans les toilettes en bois extérieures et les contrôleurs prenaient la nourriture. Après sa mort, elle a reçu la médaille des Justes.

Clara

HORS DORDOGNE

Les enfants postiers pendant l'Occupation en Pays Basque

Pendant la seconde guerre mondiale, les nazis occupent une grande partie de la France. Il y avait la zone libre et la zone occupée. Certaines personnes vivant proches des frontières sont obligées de traverser ces délimitations invisibles pour pouvoir se rendre à leurs lieux de travail par exemple. C'est également le cas de certains enfants se voyant obligés de se déplacer d'un côté à l'autre pour aller à l'école. Les parents d'élèves profitaient donc du visage innocent de leurs petits pour faire passer toutes sortes de choses d'une frontière à une autre. Bien que les Allemands procédaient à des contrôles fréquents, les enfants, jugés trop innocents, étaient dispensés de cette fouille et pouvaient donc jouer le rôle de pigeon voyageur pour des amants, des amis, des membres d'une même famille, voire des résistants.

Ce fut le cas de Marguerite O..Z alors âgée d'une dizaine d'années. Depuis sa plus tendre enfance, sa famille et elle vivaient à proximité du village de Gamarthe dans le pays basque français situé à une dizaine de kilomètres de Saint-Jean-Pied-de-Port. Venant d'une famille d'agriculteurs, elle devait tous les matins faire plusieurs kilomètres à pied pour se rendre à son école. Ces quelques kilomètres changeaient la donne à ce moment-là car les deux zones s'y croisaient. En effet, sa petite maison de campagne était située en zone occupée tandis que l'école de son village se trouvait en zone libre. Son long périple déjà pénible avant l'arrivée des Allemands le fut encore plus quand ses parents ont commencé à lui demander de faire passer des lettres ou des provisions dans son cartable.

Elle ne comprenait pas exactement ce que cela signifiait mais elle savait que ce n'était pas autorisé. Que si, un jour par malheur, elle se faisait repérer par les soldats qu'elle observait patrouiller sur le chemin de l'école, les répercussions seraient terribles pour elle et sa famille. Elle cachait donc sa peur sous son innocence d'enfant et gardait précieusement le contenu de son petit sac. Il était ensuite récupéré par son institutrice effectuant le transport final jusqu'à l'adresse de livraison.

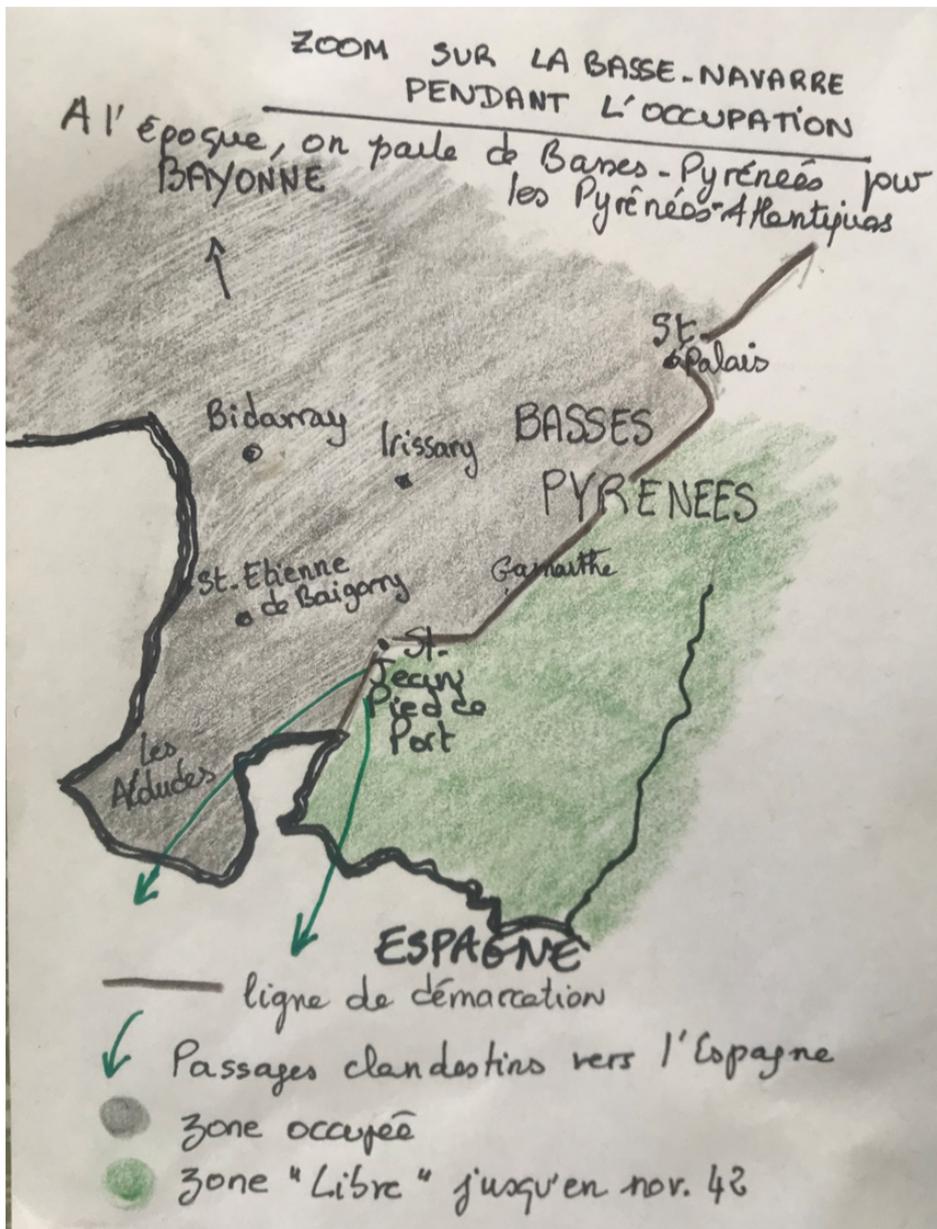
Les enfants postiers pendant l'Occupation en Pays Basque

Cette histoire fut la même tous les jours jusqu'à la fin de la guerre qui a semblé, à cette jeune fille et à tous les français, interminable. Aujourd'hui encore, ces histoires sont racontées au coin de la cheminée car les traumatismes qu'elles ont laissés sont toujours restés ancrés.

Elle se souvenait encore des messages qu'elle avait fait passer et de la peur que cela lui procurait. Sa famille s'en souvient aussi et ne pourra jamais oublier ce que ces petits messagers ont dû endurer.

Cindy

Bien que Marguerite soit décédée il y a quelques années, après une vie bien remplie, elle n'a jamais oublié l'endroit où les allemands se plaçaient ou comment leurs armes se réfléchissaient dans le soleil de la journée, toujours prêts à attaquer.



précisions historiques : Le Pays basque français est séparé en deux « zones » par la ligne de démarcation passant près de Saint -Jean Pied de Port .Elle sépare l'Est (zone dite libre , montagneuse , favorable à une résistance active) de l'Ouest (dirigé par les autorités allemandes et de la côte , zone interdite ,où se construit le fameux mur de l'Atlantique ; Des résistants organisent le passage vers l'Espagne des réfugiés de guerre ; pilotes alliés ...en prenant les anciens chemins des contrebandiers . L'Occupation allemande s'achève le 23 août .

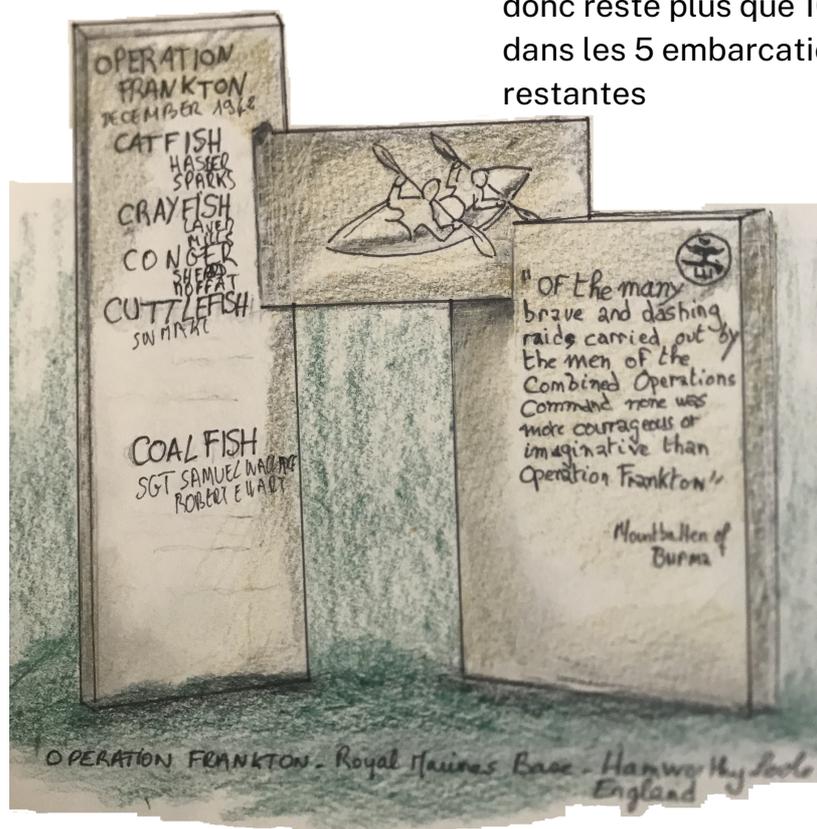
L'opération Frankton, une spectaculaire opération de Résistance contre les navires allemands basés à Bordeaux

Pendant la guerre, le littoral atlantique était nommé « le mur de l'Atlantique ». Royan était une place stratégique allemande car placée à l'extrémité de l'estuaire de la Gironde; les occupants pouvaient contrôler les arrivées de l'océan Atlantique. L'opération Frankton est une opération militaire clandestine de résistance menée par les alliés plus particulièrement par Sir Winston Churchill et Lord Mountbatten. Elle est menée par des résistants britanniques basés à Royan.

Le ministre de la guerre sous Churchill demande, en mai 1942, que les Alliés prennent de nouvelles initiatives pour attaquer les navires de l'Axe, basés dans le port de Bordeaux. On sait qu'ils forcent les blocus entre la France et l'Extrême-Orient et qu'ils attaquent le trafic allié partout dans le monde. Durant le déjeuner avec ma famille, mon grand père m'a expliqué que cette opération était une des plus risquées mais une des plus talentueuses de la seconde guerre mondiale.

Il m'a expliqué le plan mis en place par les résistants pour accomplir la mission que leur avait confiée le ministre de l'Economie de guerre anglais. Ce plan consiste à missionner 12 hommes de la "Royal Marines Boom Patrol Detachment" pour qu'ils remontent la Gironde de nuit dans des kayaks, chacun manœuvré par deux hommes, avec pour but d'arriver à Bordeaux et de déposer des charges explosives sur les navires « raiders » allemands.

Leur mission terminée, ils devaient saborder leurs kayaks et rejoindre Ruffec (village de Charente) où devaient les attendre des membres de la Résistance, afin de les rapatrier à Londres. C'est donc le 7 décembre 1942 au large de Cordouan que le sous-marin HMS TUNA met 5 kayaks à l'eau (Catfish, Coalfish, Crayfish, Cuttlefish, Conger), le sixième kayak endommagé lors de la mise à l'eau ne participe pas finalement à l'opération. Il ne donc reste plus que 10 hommes dans les 5 embarcations restantes



L'opération Frankton

Ils doivent de nuit remonter l'estuaire puis le fleuve de Royan à Bordeaux. Malgré la grande détermination de l'équipage il y a eu beaucoup de mésaventures: le « Coalfish » (Wallace/Ewart) et le « Conger » (Sheard/Moffat) chavirèrent, le « Cuttlefish » est séparé du groupe et on ne le reverra plus. Il ne reste plus que deux kayaks le « Catfish » (Hasler/Sparks) et le « Crayfish » (Laver/Mills). C'est le 11 décembre 1942, tôt dans la matinée, qu'ils arrivent à Bassens et Bordeaux et minent les bateaux allemands vers 21h pour ne pas être repérés. En tout 4 navires allemands sont minés.

Après beaucoup d'efforts la mission est presque réussie. Pourquoi presque ? Car il faut encore qu'ils détruisent, coulent les kayaks et entreprennent le voyage à pied jusqu'à Ruffec (Charente), soit un périple de 160km à pied en zone occupée ! La mission n'est donc pas totalement finie mais pendant ce temps les mines ont explosé les 4 navires allemands. Mais le 14 décembre 1942, durant le voyage à pied, un des deux groupes est repéré, Laver et Mills sont arrêtés et malgré leur uniforme britannique, seront considérés comme des terroristes, et ils seront fusillés en mars 1943 à Paris. Tandis que Hasler et Sparks atteignent enfin Ruffec le 18 décembre 1942, ils ne repartiront en Angleterre qu'en avril 1943. Donc 8 membres de l'équipage ont été perdus !

On ne peut qu'être impressionné par ces hommes qui se sont battus pour contribuer à libérer la France de l'occupation allemande et certains y ont laissé leur vie comme les membres de l'équipage Frankton. **Agathe**

Sur la plage du Chay la stèle Frankton est un mémorial aux héros de l'opération qu'on surnomme également "The CockleshellHeroes" (opération coque de noix en référence à la forme des embarcations). Cette année est le 80ème anniversaire de l'opération 1942-2022.



Martin Mouhica : une opération contre la Milice de Savoie

En 2015, à Chambéry, fut inaugurée la rue Martin Mouhica alias « Michel ». Martin Mouhica est né le 21 janvier 1918 à Ascain, dans un petit village du Pays Basque, et a réalisé plusieurs actes de résistance en particulier en Savoie où il prit le commandement du premier bataillon de l'armée secrète de Savoie. Ce bataillon s'illustra dans plusieurs opérations de sabotages visant à désorganiser les forces allemandes. La plus grande opération qu'il fit date du 26 octobre 1943 à l'encontre de la milice de Savoie, succédané « français de la SS nazie ».

Lui et ses troupes composées de 70 hommes, engagés dans la résistance se sont rendus dans l'immeuble de cette milice situé à Chambéry, munis de mastic (une gomme naturelle) afin de récupérer les empreintes des clefs des portes. Ils ont ensuite reproduit les clefs et 5 hommes dont Martin Mouhica sont alors parvenus à s'introduire dans le bâtiment afin de récupérer l'organigramme et l'identité des membres de cette milice,

306 noms ont été relevés au total. Il restait une dernière chose à faire, détruire le bâtiment. Pour cela, Martin et ses hommes ont placé plusieurs bureaux au milieu de la pièce sur lesquels ils ont disposé deux charges de trois cartouches de plastique, avec un détonateur et un crayon allumeur à mèche lente auquel ils ont mis le feu.

Cet acte de résistance a permis d'identifier un grand nombre de collaborateurs. Martin Mouhica succombera à Chindrieux le 9 août 1944, lors d'un sévère accrochage avec les occupants d'un convoi allemand alors qu'il venait de saboter une voie ferrée.

Après sa mort Martin Mouhica recevra plusieurs décorations telles que la Légion d'honneur, la médaille de la Résistance française avec rosette, la Croix de guerre ainsi que la Médaille de Norvège.

Cette histoire et ces actes héroïques me tiennent à cœur car Martin Mouhica est un de mes ancêtres engagés dans ce conflit. Son courage m'impressionne. Il est très important pour moi de ne pas oublier tous les efforts qu'a fait Martin Mouhica, ses compagnons et tous les résistants pour libérer la France.

Alexis

Le récit d'un combattant venu de Madagascar pour se battre aux côtés des Français

L'histoire qui va suivre est celle de mon arrière grand-père, Jacques écrite par lui même.

Cet extrait se situe dans le sud de la Hollande à Netersel.

"MA CAPTURE LE 2 OCTOBRE 1944

A la fin de la première nuit, c'était mon tour de dormir. J'ai été réveillé à l'aube par des coups de feu très rapprochés. Comme il faisait encore pratiquement nuit, j'ai vu les éclairs de coups de feu. J'étais évidemment tout habillé et chaussé, je me suis levé instantanément et j'ai couru vers mes hommes, je n'avais que quelques pas à faire. Je me souviens très bien que j'ai crié « Fire, Fire », « Tirez, Tirez ». Ils n'ont pas réagi et ont reculé vers moi, me faisant tomber dans le trou et me sauvant la vie sans le savoir. Ils sont donc tombés sur moi. Les Allemands ont entouré notre trou et ont arrosé à la mitraillette ou je ne sais quoi, abondamment notre trou. Je me souviens de façon très précise des impacts des balles sur les parois du trou et je crois aussi dans le corps de mes compagnons. Nous avons été relevés, pris par la peau du cou et nous voilà debout devant la patrouille allemande. Je ne me souviens plus du sort de mes deux camarades.

Quant à moi, un peu groggy tout de même, on m'a soulagé immédiatement de mon pistolet et le chef de la patrouille allemande qui était un Lieutenant a été attiré par mon état d'Officier. C'est toujours très gratifiant pour une patrouille de prendre un officier. En plus mes écussons de France l'ont intrigué mais cela n'a pas été plus loin. Je me souviens parfaitement bien d'un détail : le Lieutenant allemand qui commandait la patrouille portait à la fois, à son ceinturon un énorme pistolet, et au bras un gros écusson de la Croix Rouge. Je ne parlais pas allemand et n'ai pu me faire expliquer cette curieuse dualité ! Je suis arrivé dans le camp allemand. Le premier contact a été mauvais. Je ne parlais pas allemand, je n'avais pas bien compris ce qui se passait. C'étaient des S.S. Ils m'ont arrosé de quolibets, je ne sais plus exactement, mais cela n'était pas très agréable. Étant donné mon état d'Officier et de Français, on m'a amené directement à l'aube auprès du Général, commandant l'Unité... pas moins... Il était en train de prendre son petit déjeuner avec deux Officiers de son État-Major.

Il était l'aube, je le répète, j'ai eu un besoin pressant et je n'avais pas été fouillé. J'avais sur moi dans ma poche gauche le code radio de la Division pour les 2 jours à venir. C'était un document assez important pour les communications que les Allemands auraient pu utiliser. J'ai donc profité de mon passage dans les toilettes pour me débarrasser de ce papier. [...] Il a donc été décidé de m'envoyer dans l'extrême nord de la Hollande pour trouver un premier camp de rassemblement et de triage des prisonniers alliés. J'ai donc traversé, à pied, toute la Hollande pendant cinq jours entre deux gardes armés. Je n'ai rien pu faire. J'ai espéré un moment que la Résistance, que je savais active, pourrait me délivrer mais il n'en a jamais été question. Nous avons dormi n'importe où, mangé n'importe comment je me souviens simplement d'une nuit, la seule agréable que j'ai passée dans une chambre, seul, dans un hôpital par hasard. C'était une chambre très confortable. J'ai pu prendre là le seul bain de toute ma captivité. Je suis arrivé enfin au bout de quelques jours de marche au premier camp de triage allié de la Hollande. Malgré mes souvenirs très précis en général, je ne me souviens plus exactement du nom de cette petite ville. Il s'agissait d'une ancienne école qui avait été désaffectée et qui était devenue un camp de transit pour les prisonniers.

Le récit d'un combattant venu de Madagascar pour se battre aux côtés des Français

Évidemment elle n'était pas du tout adaptée à ce rôle et totalement inconfortable. Il y avait des sanitaires insuffisants, pas de lits, on couchait n'importe comment. C'était déjà une grande foule qui attendait son transit. Il y avait des américains, des anglais, d'autres nationalités; des hommes de tous grades : des officiers supérieurs, de simples soldats. C'était la pagaille la plus noire. Il n'y avait pas de promenade, rien. On restait toute la journée sans rien faire. (...) Nous étions nourris de façon très réduite et le confort était incertain. Cela n'a pas duré longtemps. Un jour, on nous a chargés à la gare voisine dans un train, dans des wagons à bestiaux complètement vétustes, avec simplement un petit peu de paille par terre. Pas le moindre siège évidemment et pas le moindre sanitaire. Rien. Cela nous a posé de très nombreux problèmes. Nous étions en surnombre, il fallait rester debout. Quand on pouvait s'asseoir, il fallait se lever de temps en temps pour laisser la place à un autre, c'était la promiscuité la plus complète.

Très vite se sont posés les problèmes des besoins naturels. Quelques uns d'entre nous, rares, possédaient encore des boites de conserve vides et ils ont pu se soulager. Il fallait ensuite les passer de main en main, avec tout le risque que cela comportait dans un wagon surchargé et secoué, vers une petite fenêtre qui était en bout de wagon, où les camarades se chargeaient de cette désagréable mission. Mais dans l'ensemble nous étions complètement coincés. Cela a été très vite. Au bout du deuxième jour, les gardiens étaient dans un autre wagon éloigné, nous criions sans arrêt, à haute voix, «WASSER » et « SCHEISSEN», voulait dire : « de l'Eau » et « Chier ». Nos besoins étaient devenus très pressants. Nous étions déjà en plein centre de l'Allemagne, ce devait être le troisième jour, le train s'est arrêté dans un village. On a ouvert grand les portes et ça a été la ruée immédiate. Instantanément tout le wagon s'est vidé et nous nous sommes accroupis sur les premiers rails et les premières traverses pour nous soulager. Je revois encore très clairement ce spectacle de tous ces hommes accroupis, le pantalon baissé, se soulageant enfin.

C'était devenu un cloaque immonde car tout le monde était dans le même état. Pendant ce temps là, nos gardes allaient réquisitionner les habitants d'un village voisin pour nous apporter de l'eau. Surprise! Ils sont arrivés très rapidement, en longues files, disciplinés, femmes, hommes, jeunes, vieux, avec d'innombrables récipients : des bouteilles, des casseroles, des cuvettes, des seaux, etc. Pour ma part, avec deux compagnons, j'ai eu droit à un seau hygiénique. Ce n'était pas à priori très ragoûtant et à l'ouverture nous nous sommes aperçus que le seau avait été utilisé très récemment et portait des traces très nettes. Cela ne m'a pas empêché de boire une eau douteuse à grandes goulées sans problème. Cela a résolu provisoirement notre problème de soif.

Sybel

Le Mémorial du Mont Valérien

Le Mont Valérien est un lieu de mémoire nationale, d'abord lieu de culte médiéval devenu une forteresse militaire. C'est encore un site militaire connu pour avoir été le principal lieu d'exécution de résistants et d'otages en France fusillés par l'armée allemande. Le site fut donc choisi après la guerre pour honorer la mémoire de tous les combattants pour la France pendant la seconde guerre mondiale. Ici, 1800 personnes ont été fusillées : des communistes, des juifs, des résistants, des otages. Dès 1945, pour le 11 novembre 1945, De Gaulle avait imaginé une cérémonie pour rendre hommage à la France combattante : après une cérémonie grandiose qui faisait le lien entre les combattants de la première guerre mondiale et ceux de la Résistance, 15 corps ont été placés au Mont Valérien dans un tombeau provisoire. "Nous sommes ici pour témoigner devant l'histoire que de 1939 à 1945 ses fils ont lutté pour que la France vive libre ».

Aussi, les victimes choisies devaient incarner tous les aspects de la France combattante : soldats Forces françaises Libres de De Gaulle, aviateur, marin.. Un homme et une femme de la résistance intérieure, une combattante déportée... Les noms ont été tirés au sort. Plus tard, un seizième corps, celui d'un soldat fusillé en Indochine par les Japonais est ajouté puis encore après, une urne qui contient les cendres de fusillés non identifiés.

Le 18 juin 1960, 20 ans après son célèbre appel sur les ondes de la BBC à la Résistance, le général de Gaulle inaugure le Mémorial qui abrite une crypte où se trouvent maintenant 17 corps et un monument. Nous connaissons les visages de certains de ces combattants ci-dessous dessinés. Depuis à chaque 18 juin, il y a une cérémonie présidée par le président de la République. On y commémore l'appel du général de Gaulle à poursuivre le combat et à refuser la défaite.

Suivons le « parcours des souvenirs » qui suit les pas des condamnés Le Centre d'accueil permet par un écran tactile d'obtenir des renseignements sur chacun des fusillés. A l'intérieur du fort se trouve la clairière où se déroulaient les exécutions. A côté, la Chapelle des fusillés où certains condamnés étaient retenus. En attente de leur exécution, ils étaient torturés. On peut apercevoir les graffitis et les témoignages qui recouvrent les murs. Se trouvent aussi les derniers poteaux d'exécution.

Un monument en forme de cloche rend hommage aux fusillés « aux résistants et fusillés au Mont Valérien par les troupes nazies (1941-1944) et à tous ceux qui n'ont pas été identifiés .

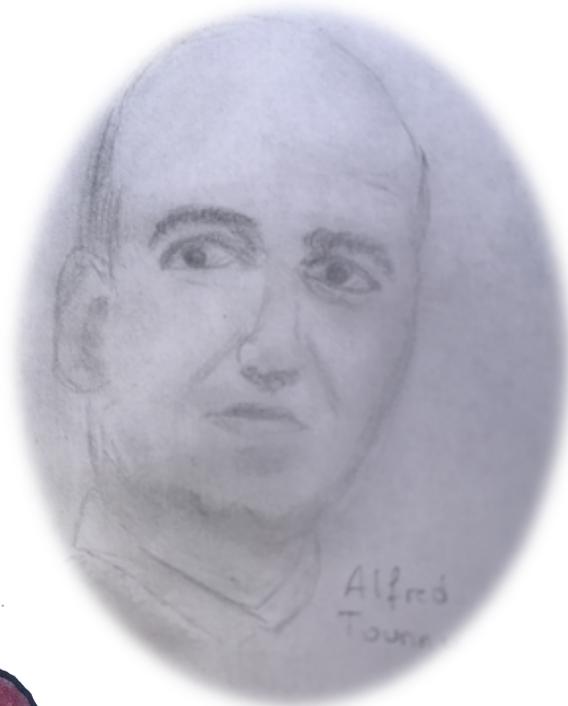
Enfin, c'est aussi un lieu d'histoire : Dans l'ancienne écurie, une exposition permanente retrace l'histoire de la seconde guerre mondiale et en particulier du Mont Valérien.

Tiffany

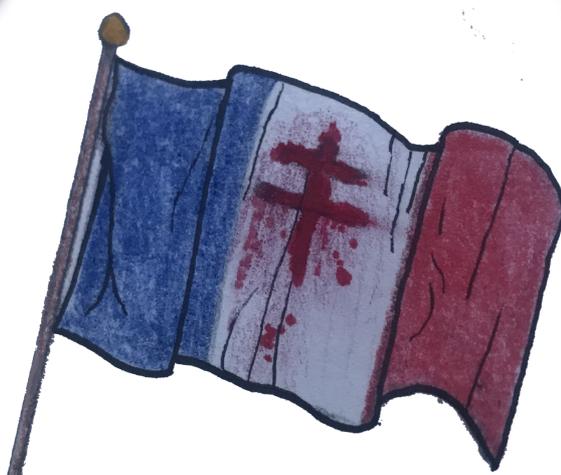
Le Mémorial du Mont Valérien



Bertie Albrecht, membre fondateur du mouvement « Combat ». torturée par Klaus Barbie Suicidée à la prison de Fresnes en mai 1943 pour ne pas parler.



Alfred Touny, fondateur du mouvement « Organisation civile et militaire » (OCM). Fusillé en avril 1944 à Arras, Pas-de-Calais. Compagnon de la Libération.



Renée Lévy, Résistante, membre du réseau du Musée de l'Homme, puis du réseau Hector. Déportée NN (nuit et Brouillard) en Allemagne. Décapitée à la hache le 31 août 1943 à la prison de Cologne, Allemagne.



Raymond Anne, Sergent FFI, dit « Filochard » dans le maquis du Vercors. Tué à l'ennemi le 21 juillet 1944 à Vassieux-en-Vercors, Drôme.

SOMMAIRE

DOSSIER

Mémoire de la Résistance en Périgord Noir

HORS DORDOGNE

L'Opération Frankton

Martin Mouhica, résistant de Savoie

Le Mont Valérien, un mémorial de la Résistance

L'ÉQUIPE

DIRECTION

Responsable éditorial : Mme Imbeau

DESIGN

Webdesigner : Jean R, Lucie D

Dessinateurs : Alycia R, Arthur C, David M, Sacha De La H, Dominique

RÉDACTION

Rédacteurs : Élèves de TALES G1